Monisme ou création?

Autor(en): **Dufour, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **42 (1909)**

Heft 5

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MONISME OU CRÉATION?

Genève, août 1909.

Monsieur le rédacteur,

Ce fut le regretté Ernest Naville qui m'engagea, après en avoir écouté la lecture, à vous offrir les réflexions suivantes, ébauche plutôt qu'étude définitive.

Si je leur laisse cette forme, dont je reconnais l'imperfection et le caractère sommaire, c'est par respect pour la mémoire de celui qui, telles quelles, voulait bien les approuver, en gros, bien entendu, car je crois que, sur le point de vue exclusivement kantien, il eût fait ses réserves.

Agréez, etc. A. Dufour.

Plus je réfléchis sur la chose, plus il m'apparaît que le *nodus vitae* de la métaphysique se trouve dans la conception kantienne du temps et de l'espace, où son démonstrateur a su voir des formes de notre sensibilité, donc des dépendances, en quelque sorte, de notre être humain, inconcevables par et en elles-mêmes, indépendamment de nos propres perceptions.

Toute autre conception, donnant au temps et à l'espace une valeur propre et, en quelque sorte, ontologique, conduit à des contradictions dont l'évidence me frappe.

Envisagée sous l'angle du monisme, elle mène immédiatement à cette notion impensable d'une éternité antérieure. Sous celui du théisme, elle soumet Dieu aux lisières, fatales et comme antérieures, du temps et de l'espace, dont elle

fait la matrice dans laquelle *seule* Dieu aurait *pu* créer. En d'autres termes, elle fait de ces deux choses supposées un dieu qui enveloppe Dieu et l'asservit, ou, si l'on veut, elle en fait plus que Dieu.

Je viens de dire que l'éternité antérieure, c'est-à-dire l'infini du temps qui a précédé le temps présent, est une notion impensable, même en admettant les données maîtresses du monisme (type Haeckel).

Ces données nous montrent l'origine des choses dans une substance première douée de forces immanentes, qui vont se produisant et se combinant pour former, dans le temps et dans l'espace, le monde et la vie. C'est ce qu'on a appelé aussi la nébuleuse primitive.

Appelons ces forces, nécessairement nombrables, F, F′, F″..... F^n, notation qui couvrira également leurs combinaisons et possibilités multiples. La théorie d'un *passé infini* (∞) permet dès lors de formuler comme suit un moment quelconque du monde existant.

$$M = \infty \times F, F', F'' \ldots F^n$$

mais tout autre moment de ce même Univers, distant du premier de cent, de mille, de dix mille ans et plus, tombera sous la même formule, et nous aurons :

$$M' = \infty \times F, F', F'' \ldots F^n$$

$$\text{d'où : } M = M'.$$

Ainsi, en prenant pour facteur constituant de l'Univers un passé de durée infinie, nous arrivons à ce résultat évidemment absurde, que chaque moment de l'Univers est nécessairement égal et identique à chaque autre moment : au lieu du progrès qu'on constate et prêche, on aboutit à un monde figé dans un incurable immobilisme[1].

Prenons, à titre d'exemple, le moment même où j'écris ces lignes et le Monde universel tel qu'à ce moment, il existe, avec toutes ses multiples combinaisons de matière, d'esprit, de mouvement et de vie. Ce monde est un résultat de forces

[1] Le principe de la conservation de toute énergie, ni celui de la transmutation des forces n'enlèvent rien à la valeur de l'argument, car une éternité contient, à la puissance ∞, toute combinaison possible et toute métamorphose.

définies, immanentes, qui, pour produire tous leurs effets possibles, ont eu l'infinité du temps dans le passé. Donc, tel qu'il est, ce monde représente un *résultat fixe*, quel qu'il soit. Mais, il y a, par exemple, un million d'années, le monde en était exactement au même point, les facteurs du problème étant les mêmes, et toute infinité antérieure de temps devant, par définition, en épuiser les effets.

Donc, non seulement le moment précis actuel avec ses innombrables circonstances, a *dû* déjà se passer dans l'histoire du monde en général, mais il a dû s'y passer un nombre *infini* de fois. Si l'on veut, j'ai dû écrire, ou plutôt, un moi comme le mien a dû écrire, un nombre infini de fois, les mêmes lignes, à une table comme la mienne, dans une Genève semblable à celle d'aujourd'hui[1] !...

Au reste, il me semble qu'en mettant l'infinité du *temps* soit avant le présent, soit après, on raisonne nécessairement à faux, par cette raison bien simple que l'éternité antérieure, qui aujourd'hui est ∞, sera demain $\infty + 1$, d'où il suit que ∞ signifie aussi bien $\infty + 1$, $\infty + 2$, $\infty + n$, c'est-à-dire que tous les infinis, se valant entre eux, ne peuvent servir de base fixe à un problème quelconque, si vaste qu'il soit, ce qu'on peut, d'ailleurs, démontrer mathématiquement comme suit :

$$\begin{array}{r} \infty + 10 = \infty \\ \infty + \ \ 4 = \infty \\ \hline \end{array}$$

soustrayant $6 = 0$, ce qui est absurde,

ou encore, $\infty + 10 = \infty + 4$

éliminant $10 = 4$, ce qui est également absurde[2].

Au reste, le temps, *par essence*, est mesurable, et consiste en sections qui s'ajoutent les unes aux autres, exprimables

[1] Comparez la « loi d'éternel retour » formulée par Nietzsche.

[2] Je n'ignore pas, et M. Flournoy me le faisait remarquer naguère, que les mathématiciens n'accepteraient pas ces formules trop rudimentaires, mais, en les supposant, je n'ai voulu démontrer qu'une chose, c'est l'impuissance où nous sommes de tabler sur l'infini, si nous n'y voulons voir qu'un *temps* sans commencement ni fin, qu'un *espace* sans bornes quelconques, ou qu'une *quantité* absolument inépuisable. Pour nous, tout infini est aussi, et surtout, indéfini.

en chiffres ordinaux; donc, si loin que l'on remonte, il a *dû* y avoir une section n° 1, sinon, on ne raisonne plus *dans* le temps, mais en *dehors* de lui.

N'y aurait-il pas une confusion trop commune, à faire de l'éternité un *temps* qui *dure* infiniment? Tout ce qui dure, me paraît-il, a commencé et finira. L'éternité, me paraît-il encore, ne *dure* pas, elle *est*, absolument, et on ne peut en parler, ni au passé, ni au futur, ni même au présent, comme tel. En d'autres termes, il y a, entre le temps et l'éternité, non différence de *quantité*, mais de *qualité*, et ces deux notions sont d'ordre si différent, que là où l'éternité peut être, sinon conçue et comprise, au moins pensée, si obscurément que cela doive être, le temps *n'est pas* ou n'est plus.

D'autre part, si nous figurons l'éternité comme un *temps* qui dure infiniment, c'est-à-dire qui échappe à toute mesure, et ainsi, perd tous ses attributs *essentiels*, c'est que, ne pouvant sauter hors de notre ombre, et ne pouvant, par nature, rien concevoir en dehors du temps et de l'espace, nous nous faisons, de cette éternité, une *image* fatalement contradictoire à elle-même, parce que nous la faisons rentrer de force dans le cadre du temps, qu'elle déborde de toute part.

Que si on me demande ce qu'alors j'entends par éternité, je réponds que, précisément, je suppose, bien plus que je ne me le figure, un mode d'existence *soustrait aux limitations du temps et de l'espace*, qui font de l'individu pensant un être purement atomique, situé à un point mathématique d'un océan illimité, où roulent sans trêve et sans arrêt les vagues sourdes et muettes des heures qui s'écoulent autour de lui et malgré lui. Vivre dans l'éternité, ce serait, selon moi, ne vivre, ni ici, ni là, ni hier, ni demain, ni même aujourd'hui (si cet aujourd'hui se différencie d'une veille ou d'un lendemain), mais vivre au sens absolu du terme, vivre absolument, et en dehors de tout ce qui enferme la vie dans des limites restreintes, par cela même qu'elles sont susceptibles de mesure. C'est ce que, plus haut, j'ai déjà cherché à faire comprendre.

Au reste, de quel droit le monisme parle-t-il d'origines? Dans l'hypothèse de l'infini du temps précédant le moment actuel, cet infini constitue un vrai tonneau des Danaïdes, où le point de départ fuit sans cesse dans le recul de l'éternité antérieure. Dans cette hypothèse, il *n'y a pas* d'origine possible, donc, à vrai dire, pas d'évolution concevable, car toute évolution suppose un *point de départ*. Et l'argument porte aussi bien sur une série rythmique de mondes successifs, d'univers mourant et renaissant pendant toute une éternité, supposition tout arbitraire d'ailleurs, que sur tel d'entre eux. De toute part, on aboutit à l'inconcevable, et l'origine première reste inexplicable, ou, si l'on veut, absolument inaccessible. En parler doctement, c'est parler de quelque chose qui, par implication, n'a jamais existé en fait. On peut dire que, pour être conséquent, tout évolutionniste doit admettre un point de départ à l'évolution qu'il préconise, — je viens de le dire, — et, en dehors d'un point *fixe*, situé dans le temps, et non point *hors de lui*, où placer ce point de départ? En résumé, discuter une origine, tout en prétendant que son moment n'a *jamais* pu se réaliser dans le temps, puisqu'on admet que le monde a toujours eu derrière lui un temps sans limites, c'est se contredire évidemment. Mieux vaudrait dire plus simplement : « Tout ce qui est a toujours été, et par conséquent sera toujours. » Mais alors, pourquoi parler d'évolution? Bien plus, pourquoi raisonner et discuter?

D'ailleurs, dans la théorie monistique, qui envisage tout phénomène, d'ordre quelconque, matériel, intellectuel, ou moral, comme le résultat fatal et nécessaire de l'évolution de forces immanentes, toute doctrine, quelle qu'elle soit, a sa raison d'être, et toute conviction, quelle qu'en soit la source, ses titres de légitimité. La foi d'un saint Paul est aussi nécessaire, aussi digne de respect et de créance, disons mieux aussi solidement fondée, que les opinions soi-disant scientifiques et modernes d'un Haeckel, parce que l'une comme les autres sont fatales et inéluctables, et que, dans l'universel chaos des certitudes, tout est, on peut le dire, sur le

même plan, ce qui ferait presque douter, sinon du droit de propagande, au moins de son efficacité....

Je crois avoir démontré, ci-dessus, que toute vision claire du temps s'efface dans la notion de l'infini, soit de l'éternité antérieure, dont la supposition conduit à d'irréfragables contradictions. Il faut donc, logiquement, et que l'univers ait commencé, et que le temps, qui en est, pour ainsi parler, un élément constitutif, ait eu le même point de départ. Au lieu de dire : « le monde est dans le temps, » on peut dire au même titre : « *le temps est dans le monde*, tel que ce dernier nous est perceptible. » C'est une des faces intelligibles, évidentes même, de la solution kantienne. N'en retenons, pour le moment, que le fait de la genèse simultanée du temps et de l'univers, et demandons-nous *comment* tous deux ont pu naître. L'immanence des forces agissant spontanément est, me semble-t-il, inadmissible, car l'immanence toute seule suppose l'éternité antérieure, désormais hors de question. Au commencement du monde et du temps, il a dû y avoir une impulsion première, ce qu'on a appelé une « chiquenaude initiale. » Or je mets quiconque au défi, en dehors de l'immanence qui, isolée, demeure inintelligible, de trouver une autre solution qu'un Dieu créateur du monde et du temps. Par Dieu, j'entends un Etre absolu, qui n'étant conditionné ni par le temps ni par l'espace, parce que l'Absolu ne peut être le serviteur du Relatif, est, par essence, antérieur et supérieur au temps et à l'espace, qui procèdent de Lui, et ne sauraient ni Le limiter, ni Le contenir. En d'autres termes, à la base de la Création, inexplicable par l'évolution immanente en puissance, et par conséquent, spontanée, d'une substance première, il y a eu un *acte*, et cet acte n'a pu provenir que d'une *Volonté* souveraine, qui a dit: « Que le monde soit ! »

Oui, du moment que l'univers a dû naître à un point du temps, c'est-à-dire, pour ainsi parler, à une date historique ou susceptible de l'être, il y a eu création voulue, donc un Créateur tout puissant, capable de faire sortir tout *ex nihilo*.

Bien plus, ce Créateur ne saurait être, en ce qui concerne l'acte créateur, conditionné par aucune *nécessité* essentielle et immanente, par aucune *nature* propre, sinon nous retomberions aussitôt dans les difficultés inextricables où se débat la métaphysique moniste, et on se demanderait, comme dans cette dernière, pourquoi les puissances divines ne se sont manifestées qu'à la date de la création, et non de toute éternité. Il y a donc eu un acte voulu de l'Etre absolu, agissant dans sa liberté absolue, et, en dehors de cet acte et de ses conséquences, et, à plus forte raison, en dehors de cet Etre absolu, il n'y a rien et ne peut logiquement rien y avoir *en soi*.

Et voilà pourquoi la théorie kantienne du temps et de l'espace satisfait mon besoin de logique en en faisant des conditions de notre sensibilité, *créées* comme cette sensibilité, comme nous-mêmes, car il me semble que toute autre théorie, en donnant au temps et à l'espace une valeur essentielle, ontologique, d'une part, enveloppent Dieu et limitent la liberté de l'acte créateur, et, d'autre part, en nous égarant dans les abîmes insondables d'un passé sans limites, rendent toute évolution logiquement impossible, insaisissable, et contradictoire à elle-même. Bref, l'évolution étant un *fait* constatable, l'univers, l'espace et le temps sont l'œuvre d'un Dieu absolument libre, et ne sont que par sa volonté, intervenue « au commencement. »

Genève, mai 1907.

A. DUFOUR.